

Quelques réflexions au sujet du Musée d'art et d'histoire

Les célébrations du centenaire du Musée d'art et d'histoire en 2010 et les questionnements qui subsistent aujourd'hui au sujet du «projet Nouvel» sensé dessiner son destin pour le siècle à venir invitent à porter un regard en perspective sur la signification d'une des institutions culturelles majeures de Suisse.

Il est d'autant plus urgent d'évoquer quelques fondamentaux de la notion de musée et du désir d'avenir de celui de Genève que l'institution et son personnel restent sonnés par l'audit qu'avait cru bon de lui infliger une insondable sottise politique à la veille de son anniversaire et que le *Comité consultatif* instauré l'année dernière par la même politique, démagogique cette fois, n'a servi qu'à jouer le rôle de chambre d'enregistrement de cette politique toujours, mais dans une autre de ses dimensions: l'entêtement aveugle.

Le musée, outil culturel et phénomène social*

Rappelons en premier lieu que si l'édifice de la rue Charles-Galland célébrait cent années de bonne et loyale existence, le musée qu'il abrite pouvait légitimement en revendiquer le double, voire davantage, puisqu'il descend, en ligne à peu près directe, des collections de l'Académie puis du Musée Rath, construit comme lui *ad hoc* et ouvert au public dès 1826. Ce fut alors, en Europe, une des premières institutions muséales *publiques*, au sens moderne du terme.

Un héritage d'une telle ancienneté, fruit d'une audace pionnière qu'on souhaite au Musée d'art et d'histoire du XXI^e siècle de retrouver, devrait pouvoir se déployer à la mesure de son épaisseur historique et de sa valeur de service public. Car avant d'être un *outil* culturel, le musée est un phénomène social qui existe en tant que *signe*, comme l'avait observé Baudrillard, par quoi un pays, une région, une ville, une collectivité, un individu, fonde son rapport au passé et légitime, de façon parfois arbitraire, l'affirmation d'une identité non à replier, mais à ouvrir, à «déplier» et à... perpétuer. La forme, architecturale et muséographique, que prend ce signifiant ne peut donc être indifférente ! Entre les murs du musée se renouent, se concentrent et se conservent les maillons disparates de la chaîne d'objets qui tisse toute culture matérielle et spirituelle dans la durée. Ce n'est certes pas un hasard ni un anachronisme si notre musée, orthographié au singulier ou au pluriel, se qualifie d'Art et d'*Histoire* ! En déployant devant nos yeux les témoins de consciences collectives en perpétuel mouvement dans le champ sécurisant des objets, le musée permet à la société de maîtriser les récits et les images, mémoriels ou fantasmés, d'une continuité existentielle partagée. Il promet la fusion, fondatrice de toute connaissance et de toute pensée, entre notre singularité absolue et l'absolue universalité de la culture. Il rend possible, ou à tout le moins plausible, le dépassement du subjectif et du conflictuel, c'est-à-dire de la condition humaine.

De la fonction essentielle du musée*

Ainsi, le rôle du musée dans la vie intellectuelle, sensible, scientifique de la société contemporaine et par conséquent pour celle des générations futures, est *fondamental*. Il faut le rappeler avec force. Car, comme en témoignent les récents développements de nombreux établissements internationaux, cette fonction muséale essentielle est en péril. De moins en moins lieu de *confrontation des métamorphoses* de nos destins individuels et collectifs, selon la belle formule de Malraux, le musée contemporain se mue trop souvent, sous la pression de ses bailleurs politiques et financiers, en entreprise de consommation ostentatoire des arts et des sciences dont la valeur n'est plus mesurée qu'à l'aune réductrice du sacro-saint chiffre: nombre de visiteurs, rapport coût-bénéfice de ses activités, audimat.

Certes le Musée d'art et d'histoire n'en est pas là mais le danger n'est pas éloigné, les attendus de l'audit qui a conduit à chasser le précédent directeur comme un malpropre en donnant un avant-goût nauséabond. Dès lors, le premier «idéal» qui devra se dessiner pour l'avenir musée, selon le terme de l'enquête du journal Le Courrier du 27 février 2010, sera de retrouver le soutien *confiant, généreux et tolérant* des pouvoirs publics afin d'écartier la tentation de lui imposer la logique du contrat de performance et lui permettre d'échapper à cette dérive proliférante qui place la rentabilité avant la valorisation du patrimoine, le divertissement avant la réflexion, le prêt-à-penser avant la pensée.

A la recherche d'une exemplarité*

Le musée dont on rêve sera celui qui fera rêver. Il sera doué plus pour le questionnement inquiet que pour la réponse assénée, plus pour le doute que pour la conviction. Il invitera à l'exercice de la mémoire et de la recherche plutôt qu'à celui de la commémoration ou de l'admiration. Il préférera l'exploration des terres nouvelles de la sensibilité créatrice à la démonstration des poncifs consensuels, l'expérience pédagogique à l'étalagisme. Un musée, en somme, qui restitue à notre quotidienneté le désir d'inconnu, la curiosité de la découverte, le sens de la gratuité, l'exigence de la qualité, le souci de l'éthique.

Dans le paysage muséal mondial actuel, Genève pourrait ainsi faire œuvre d'exception et d'originalité en développant une déontologie et une pratique hors tendances, anti-modes, capables de dépasser les dilemmes anachroniques entre histoire et actualité, travail et loisirs, savoir et publicité, sanctuaire et luna-park.

A ce non-conformisme de fond répondra logiquement celui de la forme car les collections artistiques, historiques, techniques et scientifiques du Musée d'art et d'histoire sont riches, diverses et constituent, en elles-mêmes, une originalité supplémentaire puisqu'elles sont spécifiques à l'histoire de la région. Elles offrent donc l'occasion unique, par la mise en valeur dynamique de leurs qualités propres, de leur authenticité, de créer un musée sans autre pareil plutôt qu'une structure figée dans des complexes d'infériorité à l'égard des grands frères européens.

La question de l'architecture*

Reste le problème de l'architecture du bâtiment de la rue Charles- Galland, sujet ardemment débattu dans nos chaumières depuis que le «*projet Nouvel*» est ressorti des tiroirs. Le prochain siècle du musée devrait commencer par le plus urgent: la restauration savante et la réhabilitation soignée, dans les règles de l'art, de l'édifice de 1910. Parallèlement, une réflexion ainsi que les négociations nécessaires en vue de la progressive extension de l'Institution à l'ensemble du périmètre urbain, jusqu'à la Promenade du Pin, devraient être rapidement engagées. Cet objectif, riche de potentiel inventif, permettra, moyennant d'éventuelles transformations et rénovations, de réunir les différentes composantes du Musée d'art et d'histoire en une véritable «*Museumsinsel*» à la Genevoise.

Malheureusement, cette idée ancienne et de simple bon sens ne paraît plus à l'ordre du jour, si tant est qu'elle ne l'ait jamais été, rejetée *a priori* par les responsables, sans examen sérieux de la véritable alternative qu'elle offre au projet actuel. Or la lubie déballée depuis bientôt deux ans sur la place publique est de résoudre le problème de manque de locaux du musée en comblant sa cour intérieure et en la coiffant d'un restaurant ! Cette fantaisie inconséquente dénote non seulement un mépris, à moins que ce ne soit que banale ignorance, de la typologie caractéristique de l'architecture de l'édifice dans laquelle le vide central joue un rôle essentiel dans l'articulation des volumes et des espaces de circulation et d'exposition. Qu'importe, le «projet» avance dans ses certitudes alors qu'à ce jour il n'a guère dépassé le stade des premières études puisque ses lourdes implications techniques, sans parler de son coût, n'ont toujours pas été précisément déterminées...

Grandiloquent, le «*projet Nouvel*» se drape dans la bienséance d'un avant-gardisme de salon, tout en se révélant curieusement d'un autre temps. Quoi qu'en dise son auteur prestigieux, il renoue en effet avec une rhétorique de la monumentalité qui nous ramène en plein XIX^e siècle, cristallisant dans sa proposition architecturale une conception sacralisée de la culture... sauf que l'élévation de l'âme du visiteur n'y sera proportionnelle qu'au nombre de niveaux du bourrage de sa cour! Cette ankylose typologique ne serait pas trop grave si elle n'entérinait l'inféodation du champ culturel à la futile idéologie du paraître et ne creusait encore davantage le malentendu récurrent entre fonction et utilité. Quel dommage...

Bernard Zumthor, historien de l'art, ancien Conservateur cantonal des monuments